

Avertissement

Le présent document comporte, d'une part, sous forme de notes, une synthèse de l'ouvrage *De la connaissance historique* et d'autre part des commentaires (et réflexions) personnels, en relation avec le contenu du livre.

Afin de bien distinguer les *notes* qui prétendent rendre compte du contenu effectif de l'ouvrage de Marrou et mes *commentaires* personnels, dont les contenus ne sont pas dans l'ouvrage en question, nous avons procédé de la manière suivante :

Les *notes* qui résument le livre sont ajustées sont rédigées comme l'est le présent paragraphe, c'est-à-dire en police 12 et alignée à gauche. Bien que la *sélection* de ce qui a été retenu dans ces notes puisse être qualifiée d'essentiellement subjective, le contenu des notes prétend rendre compte, sous une forme synthétique et le plus objectivement possible, du contenu du livre de Marrou. Il est évident que cela n'implique pas que je sois personnellement d'accord avec ce qu'il dit. Les numéros de page indiqués en début de paragraphe marque à chaque fois le commencement d'un page dans le livre de Marrou. Les citations textuelles précises (avec les pages précises où elles apparaissent) sont citées entre « ... »

Mes *commentaires*, qui contiennent des réactions ou des réflexions en relation avec le contenu du livre de Marrou, sont donnés comme l'est le présent paragraphe, c'est-à-dire en police 11, avec un alignement de 1,25 cm plus à droite.

Mes *commentaires* ne contiennent pas seulement des réflexions abouties de ma part, mais aussi beaucoup de pistes de réflexion, des points à approfondir ou à vérifier. Il ne faut donc pas les interpréter comme l'expression stable de ce que je pense, mais plutôt comme une mise par écrit des mes cogitations intérieures, faisant partie d'un processus de réflexion non abouti.

« De la connaissance historique »

De Henri-Irénée Marrou, Editions du Seuil, Edition augmentée à partir de la 6^{ème} édition du Seuil, 1954

Notes et commentaires personnels

Introduction : La philosophie critique de l'histoire

Le livre se concentre sur les principes généraux, car en histoire les méthodologies se diversifient rapidement selon leur objet d'étude respectif.

p.8. Relation entre Philosophie et Histoire

Marrou, historien de métier, *parle de l'histoire en philosophe*. Ne pas le faire conduit à l'aveuglement.

Il prend position contre le positivisme, qui tend à réduire l'historien à un manœuvre qui ignore les tenants et les aboutissants de son propre travail.

Cit. p. 9

« Le savant qui applique une méthode dont il ne connaît pas la structure logique, des règles dont il n'est pas capable de mesurer l'efficacité, devient comme un de ces ouvriers préposés à la surveillance d'une machine-outil dont ils contrôlent le fonctionnement, mais qu'ils seraient bien incapables de réparer, et encore plus de construire. Il faut dénoncer avec colère une telle tournure d'esprit qui constitue un des dangers les plus graves qui pèsent sur l'avenir de notre civilisation occidentale, menacée de sombrer dans une atroce barbarie technique. »

Le souci des *fondements* de l'histoire est donc primordial.

C'est la tâche d'une *philosophie critique* de l'histoire, qui discute les questions épistémologiques liées à la véracité historique.

Il y a actuellement [livre paru en 1954] *une crise de l'histoire* au niveau de la diffusion publique sérieuse de ses résultats.

Nietzsche a écrit, dans sa « Seconde Inactuelle », *contre* le poids de l'histoire, dont il faut se libérer.

Nietzsche et Tolstoï, à la fin du XIXème, réagissent à *l'hégémonie de l'histoire* sur tous les domaines du savoir, suite à l'essor gigantesque de l'histoire et des recherches sur le passé (archéologie, etc.) qui a eu lieu au début du XIXème siècle : Niebuhr, Champollion, Ranke, etc.

C'était le temps de la formation du « sens historique ».

Avec Auguste Comte, qui déclare que l'explication du passé détient les clefs de l'avenir, vient s'installer la veine du Positivisme, en lien avec la ligne de l'Idéalisme, qui donnera une force très grande à la catégorie décisive du Progrès.

L'histoire a pour fonction alors de « prouver » et de documenter le *Progrès* qui s'y déroule.

La doctrine du Progrès (et du Positivisme) est en lutte contre le Christianisme.

Il me semble que cette catégorie de Progrès a des racines plus anciennes : Le Siècle des Lumières. Et même plus anciennes encore, dans la théologie catholique médiévale, qui a accepté l'idée d'un progrès dans la connaissance de la révélation chrétienne.

Est-ce que l'idée de Progrès n'aurait pas connue les étapes suivantes : Idée du progrès *née* dans l'épistémologie théologique catholique médiévale, puis transformation, en particulier par le passage du nominalisme, vers une philosophie du progrès qui trouve son émancipation (en partie légitime) avec l'essor des sciences au XVIIème (cf. la préface au traité du vide de Blaise Pascal, etc.), pour ensuite, à partir du domaine des sciences naturelles, qui commencent à imposer leurs lettres de noblesses et leur aura, devenir une philosophie à part entière, colonisant au XIXème tous les domaines du savoir académique avec comme arrière-fond méthodologique le fonctionnement de la recherche en sciences naturelles (physique classique en particulier) et devenant une philosophie aux prétentions épistémologiques totales, le Positivisme ?

Cette Hypothèse provocatrice ferait de la théorie du « désenveloppement » de la vérité révélée chrétienne, dont la véracité est garantie par un Magistère inspiré (le Pape), une racine active de la notion de Progrès, dont le caractère antichrétien s'est manifesté aux yeux de tous par la suite.

Dans tous les cas, il est intéressant que la foi juive, qui a initiée l'idée d'un temps linéaire, soit de manière indirecte la source de l'idée de Progrès, qui nécessite cette conception linéaire du temps et de l'histoire.

Peut-on considérer la foi au Progrès comme une hérésie de la théologie biblique du temps ?

p.12. L'exemple de Hitler dans « Mein Kampf » qui dit qu'un mensonge colossal et bien organisé pourra s'imposer.

Se pose la question de la relation entre les Etats totalitaires et le mensonge historique.

Il faudrait voir ce que disait Hannah Arendt dans son analyse sur les régimes totalitaires dans le livre que j'avais travaillé pour les examens de théologie pratique.

p.13. La philosophie critique de l'histoire doit fonder en raison la validité de l'histoire

Cet effort de clarification des fondements est également un combat de défense de la *culture* et participe au salut de notre civilisation. Car sans ce travail critique, toutes les manipulations de l'histoire peuvent avoir lieu.

Pourtant, il y a une grande indifférence face à ces questions qui touchent aux fondements de l'histoire.

Cit. p.15 :

« On s'étonne de l'indifférence de tant de nos contemporains à l'égard de la question préalable que pose la réflexion critique : de cette histoire que vous invoquez si volontiers, que savez-vous et comment le savez-vous ? »

Hegel, au moment même où l'histoire se développe énormément, critique Niebuhr et sa méthode critique, empirique et patiente, pour proposer une méthode philosophique holistique qui prétend donner le sens de toute l'histoire.

La tension entre ces deux approches est constitutive et, me semble-t-il, indépassable, dans la mesure où les deux extrêmes n'aboutissent qu'à des parodies de connaissance historique. D'un côté l'on risque de rester collé à l'empirique et l'histoire perd son intelligibilité. De l'autre (Hegel) l'on risque de faire entrer *de force* la réalité empirique de l'histoire dans une logique explicative possédant des catégories de compréhension réductrices.

p.16. Citation de Hegel citée par Marrou sur l'impossibilité d'être neutre. L'historien voit le réel au travers de ses propres catégories.

(Dans « Leçons sur la philosophie de l'histoire »)

p.17. Wilhelm Dilthey (1833-1911)

Source principale de la philosophie critique de l'histoire. Marrou se range dans cet héritage.

L'article initial de Dilthey « Ueber des Studium der Geschichte » 1875. Pose la *distinction* essentielle entre les sciences de la nature et les sciences de l'esprit, prenant en cela position contre le scientisme (qui veut appliquer la méthodologie des sciences naturelles aux sciences de l'esprit).

Œuvre majeure : « Einleitung in die Geisteswissenschaft » 1883.

p.18 L'influence de Dilthey a été très profonde en Allemagne et ailleurs par la suite.

Dilthey représente un retour partiel à Kant contre l'idéalisme d'Hegel.

Max Weber

Contribution essentielle à la philosophie critique de l'histoire.

p.19. Phénoménologie

Apport non-négligeable par Husserl, Jaspers et Heidegger.

p.20. Tous ces auteurs sont allemands

La France reste beaucoup plus positiviste jusque dans la première partie du XXème siècle.

C'est seulement avec les deux thèses de Raymond Aron en 1938 [date exacte ou non ?] (dont « La philosophie critique de l'histoire ») que la philosophie critique entre en France.

p.20-21. Angleterre

Il y a une ligne semblable en Angleterre qui remonte à l'empirisme de Hume.

C'est cet héritage de la philosophie critique de l'histoire que Marrou va synthétiser et présenter en en présentant les principes.

Ch. 1 : L'histoire comme connaissance (pp.26-46)

La *philosophie critique* apparaît après qu'un domaine de savoir soit déjà constitué, souvent sur la base d'une pratique concrète (médecine, etc.)

Nous partons donc de l'histoire, telle qu'elle est pratiquée par ses techniciens, les historiens, pour analyser leurs pratiques et leurs méthodes.

L'histoire remonte à Hérodote et Thucydide.

Pourtant, l'histoire véritablement scientifique et critique n'a achevé de se constituer véritablement qu'au XIXème siècle, en particulier par Niebuhr et Ranke.

p. 28. Diversification du travail historique :

- Erudits minutieux qui éditent des textes anciens (presque des philologues, plus qu'historiens...)
- A l'autre bout : des savants qui font des vastes synthèses (parfois loin de l'aspect concret de l'histoire...)

p.29. **Qu'est-ce donc que l'histoire :**

- L'histoire est la connaissance du passé humain.

p.30. Connaissance et non « narration » du passé humain.

La nécessité d'une *narration* écrite découle d'une exigence à caractère pratique (la mission sociale de l'historien).

L'histoire existe déjà, sous forme élaborée, dans l'esprit de l'historien, avant la mise par écrit qui est narrative.

Cela touche la question profonde de la *nature* de la connaissance historique. N'y aurait-il pas une nécessité métaphysique incontournable à ce que la connaissance historique s'élabore de manière narrative (déjà dans l'esprit de l'historien et avant toute mise par écrit) et de fait, *soit narrative* ?

Il faut amener ici une réflexion plus profonde sur la narratologie dans son sens profond et essentiel comme type de connaissance qui touche et construit l'homme, en lui donnant un contenu face auquel il doit se situer. L'idée d'un héritage dans lequel il faut faire des choix.

Il faut rattacher cela à l'Écriture et son mode de révélation, sa façon de donner une connaissance, où le récit joue un rôle essentiel. Dans les récits mythologiques, historiques, etc. de l'AT, mais aussi et surtout (théologiquement) dans les évangiles, qui révèlent Dieu par le récit des gestes et des paroles dans l'histoire du Christ...

Cela touche donc également le dogme de l'Incarnation (ainsi que la Crucifixion et la Résurrection) et *le lien de ce dogme à l'histoire*.

Il faut relire la dogmatique de Jenson sur l'idée que les actes de Dieu dans l'histoire l'identifie, le révèlent...

L'histoire est une connaissance et non pas une « étude » ou une « recherche ». Ce serait confondre la fin et les moyens.

Il y a une connaissance vraie, valable du passé, à laquelle s'oppose une connaissance falsifiée ou irréaliste du passé, les mythes, les légendes, etc.

Cette connaissance n'est pas facile à atteindre et comporte de nombreuses limites.

Mais il faut une méthode systématique et rigoureuse pour parvenir à un résultat optimum en matière de vérité historique.

C'est une connaissance du passé humain.

Nous partons du rejet de la perspective du philosophe de l'histoire, qui prétend connaître ce qui est essentiel dans l'histoire.

Nous voulons au contraire nous *confronter* à l'histoire dans sa complexité.

Cit. p. 32 sur la définition de l'histoire :

« Le seul élément qui demeure peut-être ambigu dans notre définition est celui de passé *humain* ; nous entendons par là le comportement susceptible de compréhension directe, de saisie par l'intérieur, actions, pensées, sentiments, et aussi toutes les œuvres de l'homme, les créations matérielles ou spirituelles de ses sociétés et de ses civilisations, œuvres au travers desquelles nous atteignons leur créateur, en un mot le passé de l'homme en tant qu'homme, de l'homme déjà devenu homme, par opposition au passé biologique, celui de devenir de l'espèce humaine, qu'étudie non plus l'histoire mais la paléontologie humaine, branche de la biologie. »

Cette définition de l'histoire comme la connaissance du passé humain place l'histoire, épistémologiquement, dans l'impossibilité de se passer d'une anthropologie (au moins implicite).

p.33. La distinction entre paléontologie (science empirique) et l'archéologie (sous-domaine de l'histoire) est fondée sur l'utilisation ou non d'une réflexion sur ce qui se passe à *l'intérieur* de l'homme (pensées, sentiments).

Me semble un bon critère. En lien avec ma distinction (cf. *Mémoire*) entre sciences humaines et sciences naturelles.

Cit p. 34 sur le rôle de l'historien :

« La richesse de la connaissance historique est directement proportionnelle à celle de la culture personnelle de l'historien. »

La connaissance dépend ainsi du *tissu intérieur* de l'homme, de sa capacité « humaine » à appréhender le réel... faisant ainsi intervenir une intuition cognitive fondée sur l'expérience personnelle de l'historien, qu'il a élargie et enrichie par ses études historiques.

Nous sommes ici dans une position antipositiviste.

Nécessité de distinguer deux sens du mot « histoire » :

1. L'objet étudié (ce qui s'est passé) : la *réalité historique*
2. La connaissance de cet objet (résultante de l'effort pour connaître l'objet) : la *connaissance historique*

Mais dans la langue courante (même en allemand) le même mot est utilisé pour les deux aspects.

Donc, la connaissance historique est une connaissance de la réalité historique.

L'Histoire en tant qu'objet doit être postulée comme existante, réelle. Mais dès que nous l'appréhendons, nous sommes au niveau de la connaissance, donc de l'histoire.

Il n'est pas très clair. Mais il n'est pas kantien, car il affirme qu'une connaissance réelle du « noumène » (qui n'est donc pas noumène au sens de Kant) est possible.

Il fait usage à plusieurs reprises de concepts philosophiques, mais en les dénaturant. Il semble en être conscient, cela dit.

p.38. Pour éviter l'ambiguïté mentionnée, il propose de mot *Evolution* pour « Réalité historique » !!

Il le défend en arguant de la structure causale de l'Histoire, analogiquement comparable à l'utilisation du concept d'Evolution en biologie.

Cit p. 38 sur le terme *Evolution* (pour « réalité historique »)

« Du concept initial, notre transposition analogique ne retient que la notion fondamentale : l'état présent d'un être vivant s'explique par l'héritage de son passé. »

Cit. p. 40. sur les limites de l'histoire comme connaissance :

« En reprenant vie dans la conscience de l'historien, le passé humain devient autre chose, relève d'un autre mode de l'être. »

Insistance sur l'aspect partiel de la connaissance que nous avons.

Le « passé » que nous étudions a été « présent »... mais il est maintenant connu en tant que « passé ».

Fait penser au livre X des Confessions d'Augustin, spéculation sur le temps. Le présent est un point qui transforme l'avenir en passé.

p.41 : l'avenir incertain, passe par le présent pour devenir passé irrévocable.

Il faut, du point de vue de la théologie chrétienne, *élargir* cette idée de l'irrévocabilité du passé.

Un exemple : le sens véritable du jour de mon mariage m'appartient encore alors que je suis marié. Je peux abandonner la femme avec qui je suis marié et réduire, peut-être, ce jour de mariage un simple épisode important de ma vie, le début d'une histoire qui s'est mal terminée. Mais je peux aussi, par ma constance et mes efforts, faire de ce jour de mariage le commencement de l'histoire d'amour véritable de ma vie, d'une rencontre qui se poursuivra dans la fidélité et la beauté.

J'ai donc un pouvoir sur le passé. Le sens de certains actes dépend de l'histoire subséquente. Cela est empiriquement très évident.

Il en découle que si nous croyons au libre-arbitre de l'homme, nous devons aussi croire au pouvoir que l'homme a de déterminer le sens *réel* du passé. Ce pouvoir, bien entendu, ne peut être conçu que comme très limité. Il ne s'agit en aucun cas d'un pouvoir total ou même étendu, sur le passé, comme le pensent certains auteurs postmodernes. Le passé nous résiste dans *ce qu'il est* et nous n'avons pas le pouvoir de le manipuler ou de le changer à notre bon vouloir. Nous parlons ici de sons *sens* et non de la matérialité des faits. Ce que nous disons, c'est que le sens d'un événement est indissolublement lié à l'histoire subséquente, aux conséquences de cet événement et au libre choix de ceux qui ont le pouvoir de faire quelque chose de cet événement. Ou pour le dire autrement, sur un plan plus historique : c'est souvent la pérennité, l'importance et la portée d'un événement, qui conduit les historiens, *a posteriori*, à considérer qu'un événement possède une portée historique.

Par exemple, si les princes de la moitié de l'Europe avaient suivis Jan Hus, il serait *devenu* (après sa mort même) le père de la Réforme. Mais c'est Martin Luther qui est considéré comme le père de la Réforme, à cause de la réception de son œuvre, c'est-à-dire à cause de ce qu'on fait, librement (ils n'auraient pu ne pas le faire) des écrits de Luther d'autres personnes.

En littérature, il existe également de nombreux exemples d'auteurs qui tombent en désuétude, puis réapparaissent par les efforts d'un professeur ou d'un groupe d'académicien. Telles pièce de théâtre *devient* (ou redevient) une grande œuvre de la littérature française, deux siècles après l'époque où elle fut écrite.

De plus, la temporalité elle-même est encore courbée, ou plutôt *intégrée* dans la dimension plus haute ou plus profonde du pardon. Le passé, le mal, le péché, qui continuent de m'habiter, peuvent être dépassés, devenir une étape de mon salut et de ma sanctification, si je suis pardonné, si je pardonne.

Le pardon est plus profond que le temps. Le pardon courbe le temps, le réintègre dans une dimension plus vaste, dimension théologique, réelle, qui donnera leur sens ultime aux choses. Cette dimension est celle de *l'éternité*, qui intègre le temps...

Toute cette réflexion rejoint (et se fonde dans) la perspective théologique de la fin des temps, l'eschatologie, qui donne à l'histoire un sens limité (bien que très important), l'intégrant dans la dimension de l'éternité, où chaque chose, y compris chaque événement historique, apparaîtra dans son sens réel et sa portée véritable. Au fond, il semble possible de dire, du point de vue de l'eschatologie, que le sens ultime de n'importe quel événement historique, n'est pas encore complètement déterminé, joué, si je puis dire, avant la Fin des temps, qui seront le Commencement véritable, après le prologue qu'est l'Histoire humaine.

p.41. **Le présent devenu passé :**

1. Il y a une distance indépassable entre l'historien et le réel historique. Ce dernier est appréhendé comme n'étant plus présent. L'historien doit sortir de son contexte contemporain, pour remettre des événements historiques dans leur contexte. C'est l'idée

d'un « sens historique », absent à la Renaissance (par exemple les tableaux de Jésus avec pour arrière-fonds des paysages toscans.)

p. 43. 2. *L'intervalle qui nous sépare du passé n'est pas un espace vide.* Nous étudions les actes passés en fonction de leurs conséquences, du déploiement de leur potentialité.

Et qui dépendent également de choix ultérieurs... Je peux décider, par mes choix et ma vie, de *qui* mon père aura été le père... J'ai un pouvoir sur ce qu'il est et sera en tant que père... L'interprétation bolchévique des textes de Marx a *déterminé* de quelle réalité historique Marx a été le père...

Nécessité de faire un *Epilogue* à tout exposé historique, pour montrer l'impact ultérieur des faits historiques étudiés.

De même, nécessité d'un *Prologue*, qui contextualise le réel historique que l'on décrit. Pourtant, il faut être prudent et ne pas relire le passé drastiquement en fonction de ce qui en est sorti, comme si les protagonistes de l'époque savaient ce qui allaient advenir de leurs actes.

Au moment où mon fils naît, je ne sais pas encore de qui je serai le père...

3. Les acteurs du passé que nous étudions n'avaient pas le recul que nous avons maintenant. C'est une tentation de les juger en fonction de ce recul qu'ils n'avaient pas.

p.44. L'historien ne se concentre pas sur l'accès aux détails de l'expérience vécue, mais à son *intelligibilité*.

Cit. p. 44. :

« La connaissance qu'il veut élaborer de ce passé vise à une intelligibilité ; elle doit s'élever au-dessus de la poussière des petits faits, de ces molécules dont l'agitation en désordre a constitué le présent pour y substituer une vision ordonnée, qui dégage des lignes générales, des orientations susceptibles d'être comprises ; des chaînes de relations causales ou finalistes, des significations, des valeurs. »

Nous touchons ici le cœur des questions épistémologiques fondamentales. S'il y a une *intelligibilité*, il y a forcément un certain type de logique explicative, qui sous-tend cette vision ordonnée dont il parle et qui est formée de types spécifiques de chaînes causales. Vient donc ici la question du *type de causalité* que nous employons pour comprendre le réel. Avec ou sans libre-arbitre ? Avec ou sans intervention de Dieu ? Avec ou sans surnaturel ? Etc. Marrou, dans la citation précédente, parle de « chaînes de relations finalistes ». C'est-à-dire que les causes de ce qui se passe dans l'histoire sont également liées à la notion de finalité, qui fonde la notion d'intention. L'histoire se fait pour une part importante au travers des projets des hommes. Ces projets influent sur le cours de l'histoire. Ils ne sont pas des causes au sens d'une série fermée sur elle-même et totalement prédictible de cause-à-effets, mais bien des causes liées à la liberté humaine, qui peut réaliser des projets en fonction, bien entendu de conditions de possibilités qui appartiennent bien plus au domaine des relations causales dans le sens classique.

De ceci il découle de manière évidente que l'anthropologie (dans le sens d'une conception de l'homme) sous-jacente à tout effort de connaissance historique aura une influence déterminante sur les « résultats » ou encore le type de narration (car toute narration possède sa logique narrative) que l'historien produira.

Ici nous retrouvons le point d'ancrage ou de relation entre la théologie et les sciences humaines, par l'entremise de l'anthropologie biblique et patristique. Il faudrait bien

entendu faire l'effort d'articuler l'anthropologie biblique avec l'épistémologie historique, tout en répondant aux autres anthropologies qui sont sous-jacentes à d'autres approches de l'histoire (et qu'il faut préalablement faire voir à nos interlocuteurs comme telles)

Il s'oppose à l'histoire qui alignerait simplement « objectivement » et méticuleusement des faits, sans en dégager l'intelligibilité.

p. 46. Il en découle, au niveau de la critique des sources, qu'un témoin n'est pas d'autant plus fiable qu'il a été proche de l'action. Cela est seulement vrai au niveau de la matérialité d'un fait, mais non au niveau de l'intelligibilité.

ch. 2 : L'histoire est inséparable de l'historien (pp.47-63)

Cit p. 47 :

« Si on la dépouille de ses outrances polémiques et de ses formulations paradoxales, la philosophie critique de l'histoire se ramène finalement à la mise en évidence du rôle décisif que joue, dans l'élaboration de la connaissance historique, l'intervention active de l'historien, de sa pensée, de sa personnalité. »

p. 47-48. Il dit que Aron va trop loin dans sa critique de la possibilité d'une connaissance historique universellement valable.

p.48 : Les positivistes ont cherché de savoir à quelles conditions l'histoire pourrait devenir une science, selon le modèle des sciences naturelles. Essai de fonder une objectivité unique, valable pour tous.

A l'époque (milieu XIXème) l'ambition était énorme : faire une science exacte des choses de l'esprit.

p.49 : Selon le modèle positiviste, le témoin historique (source des documents) et l'historien ont un rôle parasitaire qui s'interpose entre la réalité historique et son explicitation objective.

Il en découle qu'il faut réduire ce parasitage. Donc, tout ce qui est à proprement parler humain dans la compréhension de l'histoire doit être éliminé pour accéder à la réalité historique elle-même.

Le positivisme nie tout simplement le fait que l'histoire procède d'une *analogie d'expérience*, entre d'une part l'expérience vécue concrète de l'historien et d'autres part l'expérience vécue passée que l'on cherche à élucider. Sans cette analogie, qui de fait est de toute façon présente, l'histoire n'est pas possible.

C'est le déni de l'aspect *intérieur* de la connaissance historique. Sur la base de ce déni, la connaissance historique est posée comme quelque chose d'extérieur à l'homme, comme si les « faits » historiques pouvaient se réduire à leur dimension matérielle et visible, *faits* qu'il suffit ensuite d'articuler dans une suite logique entre eux pour en saisir le déroulement causal. Sans connaître et sans parler des sentiments et intentions des acteurs de l'histoire, nous ne pouvons comprendre sa dynamique interne, les véritables chaînes de relations qui font advenir les événements.

En réalité, toute connaissance des sentiments et de la sensibilité des hommes du passé procède par analogie à partir de nos expériences personnelles directes. Prenons un exemple ridicule, les Gaulois avaient peur que le ciel ne leur tombe sur la tête lorsqu'ils voyaient trois nuages dans le ciel. Je peux très bien, à partir de ma connaissance vécue de ce qu'est le sentiment de peur, imaginer, par analogie, par transfert, ce que mes

Gaulois pouvaient ressentir lorsqu'il voyaient trois nuages se suivre dans le ciel, et cela bien que la vue des trois nuages semblables ne provoquerait aucune peur en moi.

Dire que nous ne pénétrons pas les sentiments des autres par comparaison, par analogie avec nos propres sentiments, mais comme depuis l'extérieur, me semble être la marque d'une sottise irrémédiable ou plutôt, d'une mauvaise foi gigantesque, ayant pour but de maintenir la cohérence logique d'une doctrine de compréhension du réel, qui se heurterait là à une aporie indépassable.

p.49 : Selon cette perspective, plus l'historien est « passif » plus il est objectif. Le subjectif amoindrit la vérité.

L'histoire serait l'ensemble des *faits* historiques. L'historien doit s'effacer derrière ce qu'il présente, après avoir procédé au tri de ses documents.

Y a-t-il un aspect louable de cette exigence que l'historien doive s'effacer derrière ce qu'il présente ? Un lien possible avec une théologie kénitique ? Ou tout simplement avec la vertu chrétienne de l'humilité ?

Car ne pas s'effacer devant ce que l'on présente, reviendrait à une sorte de colonisation de l'histoire à partir de ma précompréhension de cette dernière. (C'était le reproche fait à Hegel.)

La connaissance historique est fondée sur la capacité de l'historien à *sentir* dans sa *conscience* les choses comme les sentaient les hommes du passé. Il doit saisir, de l'intérieur, par et pour ce qu'elle est, la perspective, la perception, la compréhension du monde et des choses qui était celle des hommes dont il étudie l'histoire.

Quand l'œil observe, il voit ce qui est. Arracher l'œil même, pour éviter que quelque chose de subjectif vienne nuire à l'objectivité de l'observation ne fait aucun sens. Or, les positivistes, me semble faire exactement cette erreur – mais ils la font seulement à un certain niveau et ont raison sur un autre niveau – en voulant réduire (ou nier la nécessité de) la part fondamentale que joue l'analogie d'expérience entre l'historien et ceux qu'il étudie, c'est-à-dire, l'analogie qui permet de comprendre les intentions, sentiments, perception des choses des acteurs historiques étudiés, que l'historien doit synthétiser intérieurement, dans un acte de création véritable qui lui permet d'avoir accès au type de conscience des choses qui habitait les hommes dont il étudie l'histoire. Ce travail n'est pas passif. L'œil, lorsqu'il observe, doit régler la netteté de la focalisation par un constant effort musculaire, pour voir de manière « objective » ce qu'il veut observer. Cet effort de l'œil dans la vision (qui permet à notre cerveau de constituer une image visuelle de ce qui est perçu par l'œil), est comme l'effort intérieur et créatif de l'historien, fondé sur l'analogie d'expérience, pour comprendre les choses comme les comprenaient les acteurs de l'histoire et pouvoir ainsi comprendre (par une image non visuelle cette fois) pourquoi et comment ils ont agi comme ils ont agi, sans introduire massivement des concepts, idées, valeurs, etc. qui sont propres à son époque et son contexte historique et donc inévitablement complètement anachroniques, comme catégories d'analyse et de compréhension des intentions et des décisions des acteurs du passé.

p.51 : Au contraire, l'histoire est le résultat *d'un effort créateur* de l'historien, qui *établit* un rapport entre le passé et le présent.

Cit p. 51 sur définition de l'histoire :

Selon V.H. Galbraith : « History, I suppose, is the Past – so far as we know it. » (Citation prise de : *Why we study History, Historical Association Publications*, no 131, 1944.) p. 51 dans Marrou.

Il faut donc une position médiane entre le Positivisme et l'Idéalisme.

Le Positivisme se perd dans les faits, l'empirique.
L'Idéalisme nie la « résistance » qu'offre la réalité historique et la ploie selon son Idée.
Ces deux pans conduisent à des réductions.

Cit. p. 52 sur ce qu'il faudrait connaître pour arriver à l'objectivité :
« [L'historien] devrait tout savoir, tout ce qui a été réellement senti, pensé, accompli par tous les hommes du passé ; saisir cette complexité sans ignorer, ni briser, ni altérer les relations internes, délicates, multiples, enchevêtrées, qui relient, dans le réel, ces manifestations de l'activité humaine et dont la connaissance lui confère une intelligibilité. »

Cit p. 53 :
« Tout problème d'histoire, si limité soit-il, postule, de proche en proche, la connaissance de toute l'histoire universelle. »

Retrouver la Pensée de Pascal qui dit la même chose pour la connaissance de l'Univers.

p. 54. Cette humilité de l'historien possède une teneur théologique. Nous ne sommes que des hommes et seul Dieu connaît toutes choses.

p.55 : Il faut travailler à partir de cette reconnaissance de nos *limites* humaines.

Cf. Enzo Bianchi (dans *Adamo dove sei*) qui parle des limites de l'homme, telles que présentées dans les onze premiers chapitres de la Genèse, pour étayer théologiquement.

p.56. Importance des *questions* que nous posons au passé. Ce « questionnement » qui motive l'effort de l'historien est humain, personnel, est participe organiquement du processus d'élaboration de l'historiographie.

p.57 : Par le passé, l'histoire s'est beaucoup limitée à l'histoire des grands : roi, guerres, politiques, etc. C'est l'histoire événementielle.

p.57-58 : aujourd'hui, c'est le triomphe d'une autre perspective, en France, entre autre grâce à Max Bloch et Lucien Febvre qui ont lutté contre l'histoire événementielle. Mais le mouvement dans ce sens existe déjà au XIXème.

p.58 : nous sommes sans doute aller trop loin dans l'autre sens maintenant : perte de l'aspect concret, matériel, qui était donné par des événements et des dates précis.
Il existe par exemple, l'histoire de l'économie, de la société, des idées, des mentalités, des sciences, de la philosophie, de la religion, des arts, etc.

p.62 : Les questions initiales de recherche sont posées avec plus ou moins de pertinence en fonction de l'expérience et de l'intelligence de l'historien.

ch. 3 : L'histoire se fait avec documents (pp.64-91)

p. 64. A partir des questions de recherche, il faut passer à la vérification des hypothèses initiales en les confrontant aux documents.

C'est un travail sur les *traces* de l'histoire, dans la mesure où nous y avons accès.
De ce travail sérieux sur les traces vient l'aspect de servilité technique de l'effort de l'historien.

p. 65 : Insistance sur le fait que nous ne connaissons qu'une partie réduite du passé.

p.66 : la « sélection » de documents qui nous parviennent est « faite » par le « hasard » et par mille forces intentionnelles ou non.

Il donne l'exemple, pour l'Antiquité, du fait qu'il y a plus de documents égyptiens, car les papyri se sont mieux conservés. De là vient que notre vision générale d'une époque donnée risque d'être orientée trop fortement, dans notre exemple, par la vision égyptienne des choses, qui est bien mieux attestée documentairement. Une vision locale des choses devient « la » vision des choses de toute une époque, parce qu'elle est mieux attestée.

p.67 : Pour l'histoire contemporaine, il y a au contraire un problème liée à la multitude de la documentation. Des archives immenses existent pour chaque période, mais ce serait un travail titanesque de dépouiller toutes ces archives pour en sortir l'essentiel. On procède donc par échantillons significatifs.

p.68 : la qualité (et l'existence même) de la documentation est un aspect extérieur, objectif dans la recherche historique. Une limite concrète.

Il en découle qu'il faut bien différencier entre ce qui est bien documenté et les lacunes qui sont comblées – dans le récit historique – par des intuitions fondées sur des indices, des suppositions, etc. Ces dernières pouvant bien entendu faire école, jusqu'à la découverte d'une nouvelle documentation pertinente... comme ce fut souvent le cas.

p.68-69 : Un bon historien doit donc être en mesure d'organiser son accès aux documents... ce qui est également une questions de personnalité...

On utilise le terme d'heuristique pour qualifier cette chasse aux documents.

p.70-71 : l'heuristique est extrêmement diverse selon les époques ou civilisations étudiées.

p. 71 : l'approche d'un objet d'étude passe par la lecture de la bibliographie déjà existante.

Les documentations existantes ont été constituées *à partir* de certains types de questions de recherche. Une question réellement nouvelle appelle une approche heuristique nouvelle et donc également, dans certains cas, la constitution d'une nouvelle documentation.

Cit p.74. Citation sur les documents.

« En un mot tout ce qui, dans l'héritage subsistant du passé, peut être interprété comme un indice révélant quelque chose de la présence, de l'activité, des sentiments, de la mentalité de l'homme d'autrefois – entrera dans notre documentation. »

p.77 : Risque du travers inverse (à celui de ne considérer que les sources textuelles), qui laisserait les documents textuels sur un plan secondaire...

p.79 : Un document (un texte par exemple) est un document dans la mesure où l'historien peut y *comprendre* quelque chose. S'il doit par exemple savoir le latin pour lire une inscription latine, *sa* connaissance du latin joue un rôle déterminant...

Quelle est la nature de cette compréhension, etc. ?

Pour le passage par le texte, il est évident qu'il y a un rapport d'analogie d'expérience vécue, car nous apprenons notre langue maternelle à partir de notre expérience vécue et de suite les autres langues à partir de notre langues maternelle...

p.80 Insistance sur l'importance du milieu géographique, physique où se déroule l'histoire, pour pouvoir bien la comprendre.

p.80-81 : Il y a dans le vécu humain concret une synthèse entre des éléments qui relèvent des sciences naturelles et des éléments qui relèvent de l'expérience intérieure, intentionnelle, subjective, culturelle à proprement parler humaine.

C'est pourquoi :

Cit. p.81 : « Il faut prendre son point de départ dans la connaissance dite vulgaire, celle que nous mettons en œuvre dans la vie de tous les jours. [...] dans la catégorie plus générale [...] de la connaissance de l'homme par l'homme. »

p.81-82 Nous touchons donc la question philosophique de l'intersubjectivité, de la possibilité de sortir de l'expérience du Moi vers l'expérience d'Autrui par analogie, etc.

Ici en particulier l'on peut voir l'importance de l'anthropologie sous-jacente, et donc de la philosophie et de la théologie.

Cit p.83 :

« Il n'y a rien de spécifique dans la compréhension relative du passé ; c'est bien le même processus que met en jeu la compréhension d'autrui dans le présent et en particulier [...] dans le langage articulé. »

Cit. p. 84 sur la teneur « vécu humain » de la connaissance historique.

« Pour que je puisse comprendre un document, et plus généralement un autre homme, il faut que cet Autre relève aussi très largement de la catégorie du Même : il faut que je connaisse déjà le sens des mots (ou plus généralement des signes) qu'utilise le langage ; ce qui exige que je connaisse déjà aussi les réalités mêmes dont ces mots ou ces signes sont le symbole : nous avons besoin d'un dictionnaire illustré pour comprendre le sens des mots désignant certains objets ou instruments d'usage spécialisé. [...] Nous ne comprenons l'autre que par sa ressemblance à notre moi, à notre expérience acquise, à notre propre climat ou univers mental. Nous ne pouvons comprendre que ce qui, dans une assez large mesure, est déjà nôtre, fraternel ; si l'autre était complètement dissemblable, étranger à cent pour cent, on ne voit pas comment sa compréhension serait possible. »

Affirmation du rôle fondamental de l'analogie d'expérience.

p.84-85 : Et d'autre part, il y a une nécessité de la *sortie* de soi, d'une mise entre parenthèse du Moi, pour véritablement rencontrer l'autre. Nécessité *d'entrer* dans la pensée de l'autre, etc.

p.86 : pour accéder à l'intérieur du personnage que l'on étudie, il y a un passage par analogie d'expérience, d'intuition et aussi une hypothèse, qui doit être vérifiée (dans son degré de crédibilité) par les éléments du contexte extérieur.

p.88. Cette vérification de l'hypothèse fondée surtout sur une intuition « interne » perd sa crédibilité et sa force, quand nous n'avons plus la possibilité de procéder à une congruence qui vient d'éléments *externes* plus objectifs, comme par exemple la connaissance du contexte culturel, politique et social, etc. ainsi que parfois la connaissance réelle de la langue utilisée.

Je pense à la critique des sources des biblistes et leur dissection en sources qu'ils situent historiquement, etc. de façon très hypothétique, contradictoire entre les chercheurs et reposant sur des circuits en boucle genre : je déduis la teneur de divers contextes historiques au cours de l'histoire d'Israël essentiellement à partir du texte biblique et ensuite je prétends situer diverses couches rédactionnelles de ce même texte biblique en fonction de ces contextes historiques.

ch. 4 : Conditions et moyens de la compréhension (pp.92-116)

p.92. La compréhension de l'histoire est fondée sur la mise entre parenthèse du moi. Il faut sortir de soi pour aller vers l'autre.

La *vertu* correspondante est celle de la *sympathie*, d'une confiance envers les acteurs du passé. Cela conduit à l'*humilité*.

p.92-93. Ceci est le contraire de l'attitude positiviste qui est faite d'un doute méthodique, d'une défiance, qui conduit au sarcasme et à l'orgueil.

p.96. Sans cette humilité-sympathie, je suis condamné à juger depuis mes propres critères, sans aucune compréhension profonde de la logique interne qui anime les acteurs du passé.

Cit p.97 :

« Pour connaître son objet, l'historien doit posséder dans sa culture personnelle, dans la structure même de son esprit, les affinités psychologiques qui lui permettront d'imaginer, de ressentir, de comprendre les sentiments, les idées le comportement des hommes du passé qu'il retrouvera dans les documents. »

Cit p. 98 :

« La valeur de la connaissance historique est directement fonction de la richesse intérieure, de l'ouverture d'esprit, de la qualité d'âme de l'historien qui l'a élaborée. »

p.98 : l'historien surqualifié techniquement, mais incompetent sur le plan de la compréhension de l'homme réel...

p.98. Nécessité de faire *silence* devant le document, pour l'écouter, pour comprendre son sens profond, son témoignage.

p.99 : Insistance sur cette *rencontre* et ce rapport à l'*altérité*.

Le *schéma* d'analyse d'un texte utilisé en sciences bibliques modernes (critique externe, critique interne, etc.) vient-il d'une attitude positiviste découlant de la recherche historique événementielle ?

p.102 : il faut comprendre un texte pour ce qu'il est, avec son « genre littéraire » réel et ne pas lui appliquer des catégories qui lui sont étrangères. (Exemple d'une critique historique des évangiles, comme s'ils étaient des comptes-rendus historiques).

p.104-105. L'histoire comme connaissance du singulier. La connaissance historique qui aspire à connaître « ce que jamais on ne verra deux fois. »

p.105 : En découle une *opposition* entre histoire et sciences naturelles, qui cherchent à établir des lois constantes.

En fait, les sciences naturelles s'intéressent aussi au singulier (un cyclone, les plissements alpin, etc.)

Et l'histoire fonctionne, dans son mode de compréhension, par référence à des lois générale du comportement humain, etc.

p.106 : sans analogie avec quelque chose de connu, nous ne pouvons pas connaître. Nos interprétations des documents sont d'autant plus sûres que nous avons la connaissance d'autres documents semblables.

p.111-112 : la certitude historique n'est toujours qu'un possible, même si parfois, souvent, ce possible est extrêmement probable... et peut légitimement faire partie de notre connaissance.

Quoi qu'il en soit, toute connaissance historique repose sur des *témoignages* et sur *l'interprétation* que nous en faisons. Tout comme notre religion...

p.112-113 : ce sont souvent les documents très singuliers qui sont les plus intéressants pour l'historien... donc les documents dont l'interprétation est le moins sûre...

p.114. Les sciences auxiliaires (empirico-scientifiques) ne touchent en général pas au cœur de l'interprétation des documents historiques.

Cit p. 115 :

« Un document sera exactement compris *dans la mesure où il se rencontrera un historien capable* d'apprécier avec plus de profondeur sa nature et sa portée. »

p.116 : C'est un risque de travailler uniquement sur les éditions modernes des sources historique, ... un changement important *a eu lieu*...entre le document en lui-même et l'édition critique moderne.

ch. 5 : Du document au passé (pp.117-139)

p. 117. Le *document* nous permet d'atteindre le passé. Comment se fait ce passage, essentiel ?

p.118. La connaissance historique procède par aller-retour, elle *se corrige, s'amplifie, se construit*.

Suit un long passage sur l'autorité des documents, la complexité du réel, etc.

p.124 : souvent le « fait » historique tout nu n'a aucune *portée* historique.

« Un groupe d'homme a traversé une rivière. » (fait historique nu)

Ou bien :

« Jules César a franchi le Rubicon, déclenchant la guerre civile... »...(fait historique interprété selon son contexte)

p.126. Pris à la lettre, les exigences que les positivistes ont voulu transposer des sciences naturelles à l'histoire, réduiraient la connaissance historique à presque rien du tout...

Citation p.128 :

« Nous touchons ici à l'essence même de la connaissance historique : quand elle porte à plein sur son objet, c'est-à-dire sur toute la richesse de la réalité humaine, elle n'est pas susceptible de cette accumulation de probabilités qui, théoriquement, pourrait conduire à une quasi-certitude ; elle repose en définitive sur un acte de foi : nous connaissons du passé ce que nous croyons vrai de ce que nous avons compris de ce que les documents en ont conservé. »

p.128-129 : Nous utilisons la *confiance* dans le témoignage d'autrui dans la vie courante et pour tout type de connaissance. Augustin avait perçu cela.

Toute la connaissance humaine est traversée par ce type de foi...

C'est cette confiance qui tient la connaissance ensemble... On rejoint Chesterton... le pur rationalisme conduit à la folie et à l'impossibilité de vivre.

p.131. Il parle d'une « démonstration » faite par certains historiens, que Napoléon n'a pas existé, basé sur les critères formels du positivisme.

p.134. Il y a des domaines de l'histoire où il n'y a pas de grands débats, car le sujet n'est pas existentiellement important. Par exemple l'histoire de l'Empire romain. Mais, tout en restant dans la même époque, que l'on commence à parler des origines chrétiennes... et tout change...

Cit. p.135 :

« C'est que le problème du christianisme reste pour beaucoup de nos contemporains une question posée, actuelle, impérieuse, mettant en jeu leur option fondamentale sur la vie : comment s'étonner dès lors qu'avec l'enjeu existentiel croisse parallèlement l'exigence critique ? »

Citation p.137 :

« La connaissance historique, reposant sur la notion de témoignage, n'est qu'une expérience médiante du réel, par personnage interposé (le document), et n'est donc pas susceptible de démonstration, n'est pas une science à proprement parler, mais seulement une connaissance de foi. »

ch. 6 : l'usage du concept (pp.140-161)

p.140. Dans le passage de la réalité historique elle-même, dont les documents témoignent, à la connaissance historique, l'utilisation de *concepts* est inévitable.

p. 142. Les concepts purement rationnels ne permettent pas de rendre compte de l'histoire. Nous utilisons aussi des concepts « humains » comme : république, monarchie, aristocratie, légalité, dictateur, sénat, conspiration, ambition, liberté, désespoir, ingratitude, etc.

Mais quelle est la validité, la véracité de ce type de concept, leur degré d'adéquation à la réalité ?

Voici différentes catégories de concepts

a. Concepts universellement valables

p.142-143 : concepts universellement valables : la nature humaine, notre anthropologie. Ceci touche à notre conception de l'homme et donc : la biologie et la physique, la sociologie, la psychologie, la morale (cruauté, bonté, etc.) et donc la théologie, ainsi que la philosophie.

Citation p. 144 : « Il est trop évident que l'historien reste bien souvent prisonnier de l'optique particulière que lui impose, ou du moins lui suggère sa mentalité personnelle, largement empruntée à la mentalité commune de son milieu et de son temps : souvent, s'il n'y prend garde, il croira penser l'homme en termes de validité universelle alors qu'il ne fait que l'imaginer à travers les formes particulières qu'il emprunte à l'expérience de son temps. »

p.145. Il faut que l'historien utilise les mots qu'il écrit avec rigueur et cohérence, en leur donnant un sens précis, indentifiable.

Citation p.146-147. Citation majeure

« La validité des concepts mis en œuvre par l'histoire sont bien, il ne faut pas dire relatifs, mais dépendants, non pas à proprement parler de la personnalité de l'historien, de sa mentalité, de son temps, mais bien de la vérité de la philosophie, implicite et, il faut le souhaiter, explicite, qui lui a permis de les élaborer. Toutes nos idées sur l'homme, qui constituent l'instrument au moyen duquel nous allons nous risquer à saisir le passé humain, se rattachent à une certaine philosophie de l'homme ; la vérité de ces concepts, qui implique leurs limites de validité, conditionne la vérité de la connaissance historique ; ce n'est pas à l'historien, sinon par accident, mais au philosophe en tant que tel, à l'anthropologue, à établir, à préciser, à vérifier cette validité. L'histoire ne se soutient pas à elle seule, comme le rêvaient les positivistes ; elle fait partie d'un tout, d'un organisme culturel dont la philosophie de l'homme est comme l'axe, la charpente, le système nerveux ; elle tient et tombe avec lui. »

b. Concepts qui fonctionnent par analogie ou métaphore

Concepts qui fonctionnent par comparaison à partir de quelque chose de connu.

Ce type de concepts permet de montrer quelque chose de la teneur humaine de l'histoire, des nuances, des émotions, etc.

c. Concepts techniques relatifs à une époque ou à une civilisation

Par exemple la terminologie des institutions, outils, les vêtements, etc.

Mais aussi la question du contenu réel que mettaient les romains dans des mots comme patricien, sénat, etc.

Risque d'anachronisme

p.153 d. Idealtypus (vient de Max Weber)

Par exemple : la cité antique, etc.

Ce sont des concepts construits à partir d'observations empiriques de cas concrets et qui conduisent à un concept synthétique qui tend vers l'aspect le plus favorable. Ensuite, ce concept est utilisé par comparaison.

p.154. Il y a bien entendu une large part de la construction de l'idéal-type qui dépend du choix personnel de l'historien.

p.156. L'idéal-type est un concept *nominaliste*. Il se forme synthétiquement à partir du réel. S'il devient de type idéaliste, le concept peut en venir à déformer la lecture de l'histoire, au travers d'un concept abstrait, extérieur à celle-ci.

Encore une confirmation que la connaissance profonde du débat entre nominalisme et réalisme est capitale pour toutes les questions d'épistémologie. Ainsi que la questions suivante : quelle est la différence entre l'idéalisme et le réalisme.

Citation p. 158 :

« Manié sans précaution, L'*Idealtypus*, tend à n'être plus qu'un stéréotype, un préjugé : l'idée toute faite qui s'interpose entre l'esprit et le réel menace toujours d'émousser la curiosité, qui doit être infatigable, de l'historien en quête d'un contact toujours plus direct et plus intime avec le concret. »

p.159

e) Termes utilisés pour exprimer toute une période

Exemples : Antiquité classique, Athènes, Byzance, la Renaissance, le Baroque, la Révolution française, etc.

Les historiens de l'ère libérale voyaient par exemple, sous la notion de « Révolution française » un tout *cohérent*, un système de pensée et d'action. Mais pour nous, cette notion recouvre une totalité tumultueuse, des contradictions, etc.

Cit p. 160 :

« Le danger subsiste, et il faut ici aussi savoir s'en défendre, d'hypostasier ces notions et de leur conférer à leur tour la valeur d'une Idée, d'une essence, d'une réalité supérieure, d'un principe de cohésion et d'intelligibilité. »

p. 160 : Toutes les métonymies courent ce risque : « La France a dit... » ou « tel diplomate français tel matin dans tel bureau faisant telle déclaration... » ?

Cit p. 161 :

« L'expérience du passé est faite de telle sorte qu'elle a pour fonction de faire éclater les cadres trop symétriques, toujours trop simples où la raison humaine enfermerait spontanément la réalité. »

p. 161 : Ceci est vrai également pour la *périodisation* de l'histoire.

Ch. 7 : L'explication et ses limites (pp. 162-196)

p. 162. Il revient à la question de l'intelligibilité de l'histoire, après tout ce discours sur le nominalisme...

Il faut partir des phénomènes de coordination, de structure, que l'on trouve dans le concret historique.

p.164 : Il faut distinguer entre « read-in » l'histoire à partir d'un concept abstrait et d'autre part le fait de chercher à déceler, dans l'histoire, l'organisation des sociétés, ce qui coordonne les choses et les actes humains. Nous ne partons pas du principe que ces

fondements d'une intelligibilité de l'histoire n'existent pas, mais qu'il faut les découvrir dans le concret de l'histoire et que toute explication à une limite.

Cit p. 171 :

« L'expérience de l'histoire, celle que le travailleur consciencieux acquiert au contact des documents, nous fait découvrir qu'il existe des rapports intelligibles entre les moments successifs du temps. »

p.171. Les événements ont des causes et sont eux-mêmes causes.

p.172. Les « faits historiques » de l'histoire bataille, détachés de leur contexte culturel, de pensée, etc... nous donne une fausse impression des *causalités* réelles qui sont en action. On extrait certains faits et ensuite nous cherchons une série causale seulement entre ces faits... laissant de côté l'essentiel de l'épaisseur historique.

p.173. Le concept de « cause » dans son acception limitée, étriquée, n'est que de peu d'utilité en histoire. En effet, il faudrait pouvoir transformer ce que nous étudions en système clos, sans influence extérieure inconnues...

p.174. Il est possible, contre Hegel, de se demander ce qui *aurait pu être*, si tel ou tel événement n'avait pas eu lieu, si telle ou telle décision n'avait pas été prise.

p.175. Il faut toujours faire extrêmement attention dans la façon d'établir les relations de cause-effet. Beaucoup de liens artificiels peuvent être produit.

p.175-176 : critique du terme « cause ». Pourquoi pas « conditions d'apparition » comme cela se fait en sciences naturelles ?

p.176. Nous pouvons parler de « développements coordonnés » l'équivalent diachronique de la notion synchronique de « structure ».

Citation majeure pp.176-177 :

« Nous touchons là l'essentiel : l'explication en histoire c'est la découverte, l'appréhension, l'analyse des mille liens qui, de façon peut-être inextricable, unissent les unes aux autres les faces multiples de la réalité humaine – qui relie chaque phénomène aux phénomènes voisins, chaque état à des antécédents, immédiats ou lointains, et, pareillement, à ses conséquences. On peut légitimement se demander si la véritable histoire n'est pas cela : cette expérience concrète de la complexité du réel, cette prise de conscience de sa structure et de son évolution, l'une et l'autre si ramifiées ; connaissance sans doute élaborée en profondeur autant qu'élargie en compréhension ; mais quelque chose en définitive qui resterait plus près de l'expérience vécue que le l'explication scientifique. »

p.177. Il y a des rapports d'interdépendance et de *hiérarchie* entre les éléments de l'histoire.

p.178-179. Le risque de la philosophie : le désir d'expliquer le réel à partir d'un seul principe. La tentation de la réduction à l'unité.

Pourtant, de telles unifications conceptuelles de la réalité historique sont peut-être légitimes dans un but pédagogique.

p.180. C'est l'idole conceptuelle.

Pour tout ce développement, il y a des fondements théologiques que l'on peut donner. Par exemple l'apophatisme, l'idée que le réel est inépuisable et irréductible à l'explication. Marrou ne le fait pas (ce n'est pas son propos), mais je vois des lignes de force au travers desquelles il est possible de défendre de nombreux points qu'il mentionne à partir de la théologie chrétienne.

D'autre part, il me semble qu'il ne rend pas du tout compte, au niveau philosophique ou théologique de la capacité humaine à percevoir les structures d'intelligibilité de l'histoire. C'est une question épistémologique et anthropologique essentielle, qui d'ailleurs traverse toute l'histoire de la pensée occidentale.

p.187ss. La lecture marxiste de l'histoire, pertinente de le cadre de la société industrielle du XIXème quant à l'analyse de processus socio-économiques, perd sa force explicative, lorsqu'elle tente d'expliquer des périodes qui en sont distantes ou des domaines différents (religion, etc.).

Une méthodologie dont les concepts ont été forgés pour un objet d'étude donné ne peuvent pas être utilisés pour d'autres objets d'étude sans passer par une réflexion critique sur le degré de validité, quant à ce nouvel objet, de la méthodologie qui s'est construite dans l'étude du premier objet.

Par exemple, en sociologie des religions, certains chercheurs tendent à appliquer sans discernement des concepts qui s'appliquent aux formes occidentales du Christianisme (sécularisation, séparation entre l'église et l'Etat, etc.) au Christianisme dans des contextes différents ou même à d'autres religions.

Cit p. 189 : Parlant des marxistes

« Ils ne voient que ce que la théorie permet de voir et appellent 'histoire' une image sélectionnée en fonction de la doctrine, image partielle et déformée. »

Pourtant, au vu de son influence et de son importance, il me semble que l'étude de la pensée de Marx et des écrits communistes principaux est incontournable.

p.191. L'histoire est nécessaire et apporte quelque chose de plus que la philosophie, car *le réel* est plus que les systématisations conceptuelles, dont l'histoire ne serait que l'expression.

p. 192. Kant, Hegel et Marx dans cette ligne idéaliste.

ch. 8 : « L'existentiel en histoire » (pp.197-213)

Cit p.197 :

« L'histoire est une aventure spirituelle où la personnalité de l'historien s'engage tout entière ; pour tout dire en un mot, elle est douée, pour lui, d'une valeur existentielle, et c'est de là qu'elle reçoit son sérieux, sa signification et son prix. »

p.197 : c'est ici le cœur de notre philosophie critique.
Il y a des exagérations dans tous les sens.

p.199. Heidegger : Idée que c'est parce qu'il est un être historique que l'homme comprend l'histoire.

p.202 : la force du lien entre l'histoire et l'historien :

Le choix et la délimitation du sujet, en lien avec *l'intérêt* que l'on a pour tel sujet.

p.203. L'intensité de l'existentiel est variable, selon les cas.

p.204. L'intérêt découle souvent du fait que l'on peut se rapporter à quelque chose comme à *notre* histoire, qui éclaire notre réalité.

p.205. Pourtant, rien de ce qui est humain ne m'est *a priori* étranger.

p.206. Il faut faire un effort pour que l'aspect existentiel ne déforme pas l'histoire et ne l'instrumentalise pas. Opposition entre utiliser l'histoire pour répondre aux défis présents dans l'urgence, et la mise entre parenthèse du soi pour aller à la rencontre de l'altérité historique.

p.209. Il arrive que le contexte existentiel demande le silence à l'histoire sur certains points.

p.211. Cit de Cicéron citée « Ne quid falsi dicere audeat, deinde ne quid ueri non audeat ! » (De Oratore, OO, 15 (62). Ne rien oser dire de faux, oser dire tout ce qui est vrai.)

Responsabilité de l'historien.

Cit p.211 :

« Homme de science, l'historien se trouve comme délégué par ses frères les hommes à la conquête de la vérité. »

p.212. C'est une forme *d'ascèse* face à ses propres passions. Il faut chercher le détachement d'avec l'utilisation pratique ou existentielle du propos historique, qui ne doit venir qu'après.

ch. 9 « La vérité de l'histoire » pp.214-235

p.214. Quelle est la vérité de l'histoire ?

Son objet est la connaissance de l'homme dans sa complexité déroutante, ses nuances, etc.

Marrou s'oppose à l'objectif pur du positivisme ainsi qu'aux excès d'une théorie des sciences de l'esprit comme radicalement différentes des sciences naturelles.

p.215-216 : même en sciences naturelles, il y a une construction théorique de la connaissance et une façon occidentale d'élaborer cette connaissance scientifique.

p.216-217. Le point central de *l'autorité* dans la transmission du savoir, pour les sciences expérimentales, comme pour les sciences humaines.

On fait confiance aux expériences en laboratoire dont d'autres rendent compte, comme l'historien fait confiance aux témoignages historiques des documents qu'il utilise.

La différence réside dans la réitérabilité.

p.218. Pourtant, en sciences expérimentales, le cadre étant donné, les résultats de deux chercheurs sont souvent concordant... alors qu'en histoire, deux historiens ne vont jamais arriver exactement à la même analyse...

p.218-219. Le signe que la science historique n'est pas radicalement subjective est le fait que les historiens peuvent débattre entre eux, et ainsi faire avancer leurs recherches. Il y a *une communauté de savoir*.

p.221. Il y a des aspects du passé que je peux saisir parce que je suis celui que je suis. Un autre ne pourra pas les saisir, à moins d'être ce que je suis – en terme de sensibilité, culture, etc.

p.222. Il faut bien entendu voir quel est l'idéologie / conception du monde d'un historien qui écrit l'histoire.

p.226. Important de comprendre que tous les œuvres des historiens n'ont pas la même valeur.

Cit. p.226

« La littérature historique renferme beaucoup de fausse histoire, de pseudo-histoire, de non-histoire. »

Cit p.227

« Nous constaterions presque toujours que l'histoire a péché par *hybris*, par cette démesure qui lui faisait oublier le sens des ses limites, le poids de ses servitudes, l'humilité de la condition humaine. »

p.227. Vertu de l'historien : Connais-toi toi-même !

p.228. Etre réaliste face à la documentation existante sur un problème donné. Si elle est trop faible, il ne sert à rien de vouloir poser certaines questions qui ne peuvent que rester sans réponse.

Cit p.228

« L'histoire a payé très cher l'indifférence des historiens pour les problèmes proprement philosophiques posés par son élaboration. »

Citation majeure. p.228 :

« Il n'y a pas d'histoire véritable, on l'a vu (p.147), qui soit indépendante d'une philosophie de l'homme et de la vie, à laquelle elle emprunte ses concepts fondamentaux, ses schémas d'explication et d'abord les questions mêmes qu'au nom de sa conception de l'homme elle posera au passé. La vérité de l'histoire est fonction de la vérité de la philosophie mise en œuvre par l'historien. » [C'est moi qui souligne]

p.229. Au fond, nous ne nous opposons pas fondamentalement à la perspective positiviste. Simplement, elle ne donne que quelques éléments simplistes et rudimentaires, nécessaires, mais qui prennent une place disproportionnée s'ils sont considérés comme ultimes.

Nous réintégréons le pallier positiviste dans notre philosophie critique de l'histoire, en particulier la morale positiviste : l'historien doit être : exact, précis, prudent, critique, impartial...

Cit p.230

« Le meilleur historien d'une époque, d'un problème humain, d'une grande personnalité est l'homme qui par sa structure mentale sera le mieux accordé à résonner harmoniquement, à faire éco, à percevoir la gamme de longueurs d'onde, spécifique de son objet. »

Cit p.231

« L'honnêteté scientifique me paraît exiger que l'historien, par un effort de prise de conscience, définisse l'orientation de sa pensée, explicite ses postulats (dans la mesure où la chose est possible) ; qu'il se montre en action et nous fasse assister à la genèse de son œuvre : pourquoi et comment il a choisi et délimité son sujet, ce qu'il y cherchait [...] »

Je pense au livre *Is there a meaning in this text* de van Hoover, où il défend que nous pouvons avoir une connaissance réelle, bien que *limitée* de la réalité d'un texte.
Ce serait une source intéressante pour reprendre la question de l'articulation entre théologie et connaissance historique.

Citation majeure. p234-235

« Il n'est pas d'homme qui puisse rassembler dans le microcosme de sa connaissance le macrocosme de cette matière 'équivoque et inépuisable', et une synthèse collective ne triompherait pas davantage de la difficulté. D'où, par une conséquence naturelle [...], l'impossibilité d'une philosophie de l'histoire tirée de l'expérience, ou, si l'on préfère, scientifiquement fondée, j'entends par là au sens classique une doctrine prétendant dégager le signification, ou les lois générales de la marche de l'humanité à travers le temps. »

C'est ce que dit Qohéleth. Seul les prophètes peuvent dire le sens de l'histoire et cela parce qu'ils le font pas inspiration venant de Dieu, qui Lui seul connaît l'histoire dans sa plénitude.

ch. 10 : « L'utilité de l'histoire » (pp.236-266)

p.236. Quelle est l'utilité de l'histoire ? Quelle fonction peut-elle assumer dans la culture ?

p.237. Nécessité d'un détour, d'oublier un instant pourquoi l'on fait une recherche historique. La mise entre parenthèse.

p.238. Il existe une ligne de moralistes (Augustin, Descartes, Bossuet) qui critiquent l'histoire si elle n'est que curiosité... pour le passé. Bossuet parle de concupiscence.

p.240-241. L'idée que l'on peut retirer une leçon d'humanité de l'histoire.

Littérature et histoire ont un sens (contre les moralistes étroits) parce qu'elles font connaître *l'expérience humaine*, qui permet un élargissement de l'expérience vécue, de mon expérience d'homme.

L'histoire me permet de dilater ma conscience d'homme, au-delà de mon expérience singulière, limitée.

Citation p.241

« J'assignerai de la sorte à l'histoire, comme une de ses fonctions essentielles, cet enrichissement de mon univers intérieur par la reprise des valeurs culturelles récupérées dans le passé. »

p.241-242. « Valeurs culturelles » veut dire ce que nous pouvons connaître de vrai, de beau, de réel dans le domaine de la vie humaine.

p.242. Il y a la rencontre avec l'Autre, l'ayant-existé. L'altérité.

Le goût esthétique est enrichi par l'histoire, par exemple pour l'histoire de l'art.

J'ai l'intuition d'une critique possible de ce qui me semble être une touche assez fortement humaniste chez Marrou. Quelle est l'articulation avec le théandrisme et l'ascèse ?

p.244. Nietzsche dit que l'histoire ne peut être supportée que par les forts ; les faibles, elle achève de les décomposer.

p.246-247. Histoire de la pensée (philosophie, théologie)

L'historien s'agace devant la démarche de l'historien de la philosophie, qui tend à désincarner les idées de leurs contextes concrets et fait de la pensée quelque chose d'impersonnel et d'intemporel.

p.247. D'autres utilisent l'histoire pour dire sous le couvert d'autres, ce qu'ils veulent dire eux-mêmes.

Souvent, l'histoire de la philosophie semble être une philosophie de l'histoire, qui se préoccupe de ses origines.

p.248. Il insiste sur le fait que les philosophes sont accrochés à leurs problèmes existentiels et incapables de largeur d'esprit, incapables de connaître ce qui est autre dans l'histoire.

Cit p.249

« Il faut donc, pour qu'il y ait une véritable histoire de la philosophie, convertir le philosophe à l'aventure historique, le persuader qu'il a non seulement le droit, mais aussi le devoir de s'accorder quelques vacances – *a legitimate holiday* – où il s'offrira la curiosité de découvrir d'autres philosophies. »

p.250. Il est dangereux de ne s'intéresser qu'au vrai. Citation

« La vérité n'est pas le seul prédicat qui puisse qualifier une doctrine ; il y a des pensées qui sont vraies mais étroites, pauvres, raides, barbares ; la culture historique n'est pas à proprement parler un instrument de vérité mais un facteur de culture. »

La rédemption par la culture ? Quelle culture ? Dans quel rapport avec le Christianisme ?

p.250. L'histoire est dans un sens une science auxiliaire à la philosophie (comme la paléographie est auxiliaire pour l'histoire), mais elle lui donne beaucoup : elle permet au

philosophe d'élargir son horizon, de prendre conscience de la complexité des problèmes et l'intègre dans une société des esprits plus vaste, l'arrachant de l'isolement.

Comment bien articuler le plaidoyer de Marrou sur l'épaisseur et la profondeur avec la vérité et l'Évangile. D'une part il a parfaitement raison. Mais d'autre part, nous devons vivre, et donc croire...

p.254. Il souligne le risque, pourtant, de se perdre dans la philosophie que l'on étudie historiquement et de ne plus pouvoir prendre la responsabilité qui est la notre face à notre situation historique.

p.255. L'histoire ne peut fournir la vérité ou la morale... Celui qui part à leur recherche dans l'histoire, n'aboutira qu'à l'historicisme relativiste et contextualiste.

p.258-259. Quoi que l'on puisse dire de la genèse et du développement d'une doctrine du point de vue historique, cela ne tranche pas la question de sa véracité, qui doit être tranchée par un philosophe ou un théologien.

p.260. La connaissance historique, par exemple d'Augustin, a fait que d'étranger, appartenant à un autre monde, il m'est devenu familier, et même sa pensée beaucoup plus proche. Sa pertinence profonde ne m'est apparue qu'avec une étude historique approfondie.

Cit p. 261

« L'histoire ne peut assumer dans la culture humaine, dans la vie, le rôle d'un principe animateur. »

p.262. L'histoire peut aussi inspirer notre action (mais pas la diriger). Je peux trouver dans l'histoire des potentialités insoupçonnées de l'homme.

Il ne parle pas de la force critique de l'histoire comme point de référence face au présent. Je pense à la remarque de CS Lewis...

p.263. La connaissance des mes racines, de mon héritage, me place dans une situation face à lui où je suis libre. Je puis l'accepter ou le refuser. Je peux m'indigner. Etc. La connaissance de notre histoire permet une catharsis. « 'La connaissance de la cause passé modifie l'état présent' » Parallèle avec la psychanalyse.

p.264. Marrou fait un discours de condamnation sévère des Philosophes de l'histoire.

p.265-266 : Il s'envole dans une dithyrambe de la vocation de l'historien...

Conclusion : « L'œuvre historique » pp.267-278

p.267. La recherche historique doit pourtant aboutir à une œuvre, écrite, livre, article, un enseignement oral, c'est une exigence de caractère social, pratique.

p.268. L'historien porte en lui le questionnement de son milieu social, son groupe, lested d'existential.

p.269. En général l'historien est de nos jours un professionnel salarié, qui travaille pour une institution nationale (université, recherche, etc.) ou l'UNESCO. Il est un travailleur spécialisé.

S'il découvre quelque chose de vrai et d'intéressant, il doit le transmettre.

Mais cette nécessité de la transmission impose une limite à la recherche, elle en fige les résultats, qui sont toujours dans un processus.

p.270. Sa fonction oblige l'historien d'écrire. Il en découle des exigences techniques.

p.271. Il faut donc apprendre à savoir s'arrêter. Il y a une sorte d'épuisement de la recherche parfois. On ne peut plus rien apporter de nouveau à l'intérieur de la perspective qui a été celle de cet historien spécifique.

La nécessité de devoir exprimer le contenu de ce qui a été découvert participant encore de l'élaboration de la compréhension de ce contenu, car cela oblige à donner la bonne proportion aux choses et souvent des lacunes apparaissent.

p.272. Il dit que la perte de crédit de l'histoire aux yeux du grand public a été aussi la faute des historiens qui n'ont pas su écrire des livres, mais ont publié des fichiers, des matériaux à demi dégrossis. Certains n'ont tout simplement pas le sens de l'écriture.

Cit p.273

« Pour mener à bien sa tâche, pour remplir vraiment sa fonction, il est nécessaire que l'historien soit aussi un grand écrivain. » Cela a été oublié à cause d'une polémique trop forte contre l'histoire comme simplement œuvre littéraire... Il faut un équilibre.

Cit. p.273-274

« Si l'histoire est, prise en elle-même, cette connaissance infiniment subtile qui mûrit lentement dans l'esprit de l'historien au cours de cette expérience proprement technique poursuivie au contact des documents, si sa vérité, toute en nuances délicates, est faite de la coordination minutieuse et complexe de mille éléments divers et tend à la limite à devenir presque intransmissible à qui n'a pas passé par la même expérience, quelle maîtrise dans l'art d'écrire, quelle dextérité de plume, quel bonheur d'expression seront requis, seront indispensables pour en présenter une formulation authentiquement valable qui communiquera sans trop la déformer cette connaissance si précieuse, si facile à trahir. »

p.274. Tous les grands historiens ont été des artistes du verbe.

p.275. La même chose est vraie pour le philosophe, le théologien.